

# 14. Le jeu moderne aux échecs

## Conclusion

Mais concrètement, comment fait-on pour *jouer* moderne ? Je l'ai déjà dit, ceci n'est pas un manuel. Mais la plupart des lecteurs sont certainement des joueurs, et tout joueur cherche à améliorer son jeu. Arrivés à la fin de cette longue lecture, vous êtes sans doute nombreux à vous dire quelque chose du genre : « OK, mais quand tout ça m'arrive devant l'échiquier, qu'est-ce que je fais ? C'est bien gentil de dire qu'il faut s'affranchir des règles et des grands principes, mais sur quoi peut-on s'appuyer, alors ? » Et il faut bien reconnaître que si l'on prend la deuxième partie chapitre par chapitre, j'ai surtout défini les échecs modernes en termes d'ambiguïtés et non pas de certitudes. Concernant les pions, par exemple, nous avons appris que les joueurs modernes négligent souvent leur développement au profit de la structure, qu'ils autorisent les pions arriérés dans l'ouverture, qu'une chaîne de pions s'attaque par la tête, qu'on pousse les pions de l'aile malgré la tension centrale... sauf si on a décidé de s'en tenir à l'approche traditionnelle — développement rapide, pas de pions arriérés, on ne touche pas aux pions du roque, etc. La situation n'est pas très claire non plus en ce qui concerne les pièces mineures. Nous avons vu que les mauvais Fous n'étaient souvent pas si mauvais que ça, que les Cavaliers sont parfois très bien à la bande, et pire encore, que la paire de Cavaliers peut s'avérer plus forte que la paire de Fous dans des positions fermées, mais aussi semi-ouvertes et même totalement ouvertes ! On peut se permettre de partir à la chasse au pion avec la Dame malgré un retard de développement gigantesque, sauf que parfois on se fait mater. Et ainsi de suite avec les sacrifices de qualité, la prophylaxie, etc. Au fond, dans l'ensemble, tout ça ne sert pas à grand-chose, autant se mettre au tricot ou à la belote.

Sauf que ce n'est pas la vue d'ensemble qui nous intéresse, mais des positions concrètes dans des parties concrètes. C'est à ce niveau-là qu'on s'améliore : il s'agit de développer son jugement et son intuition en étudiant d'innombrables situations réelles. Je crois que le joueur frustré par sa quête de maîtrise se doit avant tout d'affronter la réalité. Dès lors qu'on accepte l'idée que ce ne sont pas les principes généraux qui nous permettront de franchir un cap, on peut commencer à se demander ce qu'est vraiment le savoir échiquéen. Et la réponse a parfois de quoi surprendre. Les livres du type « comment progresser » vous permettront peut-être de vous améliorer dans tel ou tel domaine pratique ou même de gagner des points Elo (quoique... au-delà d'un certain niveau, j'en doute un peu), mais ils ne vous apprendront à peu près rien sur le jeu lui-même. Ces livres ne portent que sur un aspect de l'équation, par exemple les techniques de réflexion, l'approche psychologique, voire les considérations sportives (gestion de la pendule, constitution d'un réper-

toire, ce genre de choses). Quant à savoir comment interagissent les éléments tactiques et positionnels, ou connaître les nuances paradoxales de l'initiative et de la direction que prend la partie, c'est une tout autre paire de manches – et en fin de compte, c'est bien plus important.

Encore une fois, revenons à notre ami Şubă : « La plupart des livres sur la « théorie moderne » considèrent qu'améliorer son jeu en étudiant la stratégie revient à atteindre le niveau supérieur d'un joueur qui a reçu cet enseignement. C'est peut-être partiellement vrai, mais je vous préviens : le dogmatisme ainsi introduit risque de nuire à votre créativité. Essayez de garder un œil critique en lisant ces livres, comme si vous n'en croyiez pas un mot. Mémorisez des variantes d'ouverture, des techniques de finale, des combinaisons, des idées, des parties entières si vous le pouvez, mais des règles, des principes dogmatiques, non. » C'est ce que j'appelle une proposition honnête ! Au fond, c'est exactement le contraire de ce que vous trouverez un peu partout dans les livres et les magazines : « pas la peine de mémoriser des ouvertures : l'important c'est de connaître les 'principes' qui les sous-tendent... », « surtout évitez le par cœur, ce qui compte c'est de comprendre les 'idées' », « les jeunes passent trop de temps à apprendre les ouvertures alors qu'ils devraient surtout chercher à maîtriser les fondamentaux ». Et ceux qui vous disent ça, le plus sérieusement du monde, sont des grands maîtres qui passent l'intégralité de leur temps à étudier et mémoriser des variantes, des parties entières (c'est d'ailleurs ainsi qu'ils ont appris les échecs). Et je pourrais vous dire à peu près la même chose sur les finales, en moins radical peut-être : certains auteurs, des grands maîtres qui ont passé des années et des années à se rentrer dans le crâne des finales précises, expliquent tranquillement à leurs lecteurs qu'il ne faut surtout pas faire ça, car l'important c'est de savoir centraliser le Roi et placer la Tour derrière le pion passé – les principes avant tout ! Il est vrai que Tisdall a raison quand il dit que « plus la partie est avancée, plus les grands principes sont pertinents », et donc j'admets qu'il convient de ne pas les négliger ici. Pour autant, même à ce stade de la partie – comme vous l'apprendrez si vous fréquentez des grands maîtres – ces principes ne sont compréhensibles et surtout applicables qu'à condition de connaître sur le bout des doigts un très grand nombre de positions concrètes.

Prenez le langage parlé. Quand on parle couramment une langue, on ne s'arrête pas au milieu de la phrase pour se demander si le verbe doit être actif ou passif, ou comment le conjuguer, ou si tel mot est masculin ou féminin. De même, aux échecs, le fort grand maître ne se demande pas explicitement « est-ce que cette case est un bon avant-poste pour mon Cavalier ? » ou même « comment améliorer le placement de ma plus mauvaise pièce ? ». En fait, il sait déjà si le Cavalier est bon ou mauvais, et dans quelle mesure, et il en tient compte automatiquement dans son évaluation de la position. Ce facteur vient prendre place au milieu de centaines d'autres, qu'il connaît bien parce qu'il a déjà joué

ce type de positions auparavant. Bien sûr, il lui arrive parfois de « prendre du recul », de réfléchir en termes de généralités, mais quiconque a déjà analysé avec de très forts joueurs sait que les possibilités concrètes passent avant toute chose pour eux, les facteurs positionnels étant totalement intégrés à leur réflexion, comme les règles de grammaire chez le locuteur natif d'une langue. Notre compréhension positionnelle augmente de manière non verbale à mesure que notre jugement s'affine.

En poussant un peu le raisonnement, la métaphore linguistique reste pertinente, quoique plus difficile à filer : les règles de grammaire s'appliquent toujours, par exemple, contrairement aux principes échiqués. Peut-être est-il possible d'apprendre une langue juste en appliquant les règles de grammaire, mais aux échecs une méthodologie aussi mécanique serait catastrophique. D'ailleurs, même si elle est précise, la grammaire s'apprend avant tout par l'exemple, et les exceptions ne manquent pas. Autrement dit, on ne peut prétendre assimiler les principes échiqués que dans un contexte réaliste, et encore, il y aura des ambiguïtés et des contre-exemples à foison. Ce n'est pas du tout l'approche de la plupart des livres d'échecs. La parole est de nouveau à Şubā : « Entre deux joueurs de niveau comparable, il est bien rare que la partie soit un « modèle de stratégie ». La stratégie classique présuppose en fait un gros écart de niveau. [Dans les exemples proposés par la théorie classique], le joueur en infériorité n'a aucun contre-jeu, de sorte que tout plan logique sera gagnant, y compris celui de l'auteur. De nos jours, cette situation est très rare entre deux joueurs de même force. » En d'autres termes, d'après ces livres, notre apprentissage des principes généraux (grammaire) doit se faire non pas en examinant des parties réelles (langue réellement parlée), mais en gobant des positions irréalistes complètement déséquilibrées (des construits totalement idéalisés qui ne font que nous embrouiller quand par la suite nous visitons le pays où l'on parle cette langue).

Pour en revenir à la question de savoir comment jouer « moderne », je me dois donc de répéter dans un premier temps que ce livre n'a pas pour ambition de parvenir à l'enseigner. En revanche, si j'ai bien fait mon travail, les exemples concrets, mais contrastés que j'ai proposés devraient vous aider à poser les bases d'une langue des échecs modernes, avec son vocabulaire, ses expressions, ses phrases, ses nuances conceptuelles et sa grammaire *implicite*. La fonction de la théorie générale aux échecs, à supposer qu'elle en ait une, est d'entraîner notre œil à chercher les divers éléments et techniques qui constituent ce langage et de les unifier autant que faire se peut. C'est pourquoi les exposés parfois abstraits que j'ai pu proposer sur la prophylaxie, le dynamisme, le temps et l'initiative étaient agrémentés d'exemples qui inciteront, je l'espère, le lecteur à tenter d'identifier comment ces éléments s'articulent dans des parties réelles.

## Conclusion

Nous voici arrivés à la fin de cet ouvrage, le temps est venu de faire un bilan. L'objectif premier de ce livre était de présenter les différences entre la théorie moderne et la théorie classique des échecs. Qu'avons-nous vu ?

Dans la première partie, nous nous sommes surtout penchés sur les caractéristiques du jeu moderne qui ne constituent que des révisions modestes d'idées plus anciennes, par exemple :

a) de nouvelles conceptions du développement, dont l'abandon du principe « ne jamais jouer deux fois la même pièce » ;

b) un matérialisme pragmatique s'exprimant par la prise de pions de l'aile dans l'ouverture ;

c) une prédilection pour les masses de pions centraux mobiles, mais vulnérables ;

d) l'évolution de la théorie de l'attaque de minorité et le déclin progressif de l'importance des majorités de pions et des pions passés en milieu de jeu ;

e) une approche plus élaborée des pions doublés et triplés, que l'on accepte plus facilement si cela permet de contrôler certaines cases centrales, et de nouvelles méthodes d'exploitation des pions doublés par la domination de complexes de couleur ;

f) une approche pragmatique, car réfléchie et travaillée, des positions avec pion-dame isolé ;

g) une connaissance plus poussée de la valeur relative des pièces mineures ;

h) une légère évolution du jeu de la Tour sur les rangées ;

i) les échanges destinés à jouer sur les complexes de couleur.

Dans la deuxième partie, nous avons vu des bouleversements théoriques plus radicaux, souvent articulés autour du concept « d'indépendance à la règle », qui revient à rejeter tout l'édifice des règles et principes classiques. Dans presque tous les cas, il s'avère qu'une décision pragmatique basée sur l'analyse concrète vaut mieux que ce genre de principes, comme le montrent ces tendances modernes :

a) ignorer le développement au profit de gains purement structurels ou prophylactiques ;

b) accepter avec joie des pions arriérés « permanents » ;

c) s'infliger des pions doublés pour des raisons dynamiques ;

d) pousser les pions du roque ;

e) développer les Fous avant les Cavaliers, ou la Dame avant toute autre pièce ;

f) miner la tête de la chaîne de pions (et non pas la base) ;

g) pousser les pions de l'aile alors que le centre n'est pas stabilisé et/ou quand les pièces ne sont pas développées ;

- h) l'acceptation presque banale de « mauvais » Fous et de Cavaliers à la bande ;
- i) ouvrir la position quand on a des Cavaliers et la stabiliser quand on a les Fous.

Ces progrès sont liés au « mépris » des principes, mais le jeu moderne a aussi des caractéristiques théoriques et pratiques qui lui sont propres, et notamment :

- a) sacrifices de pion positionnels à long terme ;
- b) recours accru au fianchetto ;
- c) résolution des problèmes de paire de Fous ;
- d) idées nouvelles sur la valeur des avant-postes de Cavalier et les pièces superflues ;
- e) ubiquité du sacrifice de qualité ;
- f) une gestion complètement revue de la paire de Cavaliers contre la paire de Fous ;
- g) utilisation accrue de la prophylaxie ;
- h) tendance à remplacer « l'accumulation de petits avantages » par un jeu dynamique ;
- i) recours à des systèmes d'ouverture élastiques ;
- j) meilleure compréhension des positions asymétriques ;
- k) profondeur de la préparation dans les ouvertures ; et ainsi de suite.

Je me suis aussi lancé dans d'autres débats spéculatifs (Le duo Dame et Cavalier est-il supérieur au couple Dame et Fou ? La nulle est-elle le résultat normal d'une partie d'échecs ? Les finales de Tours sont-elles toujours nulles ?), mais disons que cette liste résume bien le but principal de ce livre, à savoir décrire les progrès accomplis par les échecs modernes. J'espère aussi être au moins parvenu à fournir au lecteur un avant-goût de l'esprit et de la saveur du jeu moderne. S'il est vrai que le jeu contemporain est difficile à cerner, il est aussi plus ouvert et créatif que jamais.

C'est une bonne chose. J'entends bien qu'il est normal de s'inquiéter de l'influence future de l'informatique sur les échecs, mais il faut également apprécier à sa juste valeur la chance que nous avons. D'ailleurs, à long terme, la créativité dont font preuve les jeunes joueurs d'aujourd'hui ne peut qu'enrichir le jeu, élargir son horizon. Je ne doute pas que dans les années à venir, les idées et tendances décrites dans ce livre vont prendre des dimensions dont nous n'avons pas la moindre idée, et c'est très bien ainsi.